

Mireille Poulain-Giorgi

**Ce que la lecture fait
aux femmes**

Éditions OLNI

23, rue Charles de Gaulle — 77700 Chessy

Mireille Poulain-Grosi

Je suis d'être la "boomuse
magnifique" que vous êtes, d'où
écrivait un langage (al! pas de mot
pour les femmes!) qui me va droit
au cœur et à l'intelligence.

Amitiés.

Lucie Truax

« Ouvrir un livre, c'est vraiment pousser une porte et se trouver dans un lieu où il va se passer quelque chose pour soi. C'est comme ça que je conçois la lecture, et s'il ne se passe rien pour moi, j'oublie très vite le lieu où le livre ne m'a pas emmenée finalement. »

« Je n'arrive pas à vivre réellement quand je n'ai pas de projet de livre en tête. Ou que ce projet est trop flou. C'est une période de recherches mais ce n'est pas la vraie vie. La vraie vie, c'est quand je suis dans un livre dont je sais que je le finirai. À ce moment-là, j'ai vraiment l'impression de vivre, de vivre bien. Vivre bien c'est vivre toujours avec le livre dans la tête. Tout s'y rapporte. C'est un rapport continuuel entre l'écriture du livre et le monde réel. Tout ce qui est entre deux me semble, au fond, l'attente de l'écriture. »

« Si j'avais une définition de ce qu'est l'écriture, ce serait celle-ci : découvrir en écrivant ce qu'il est impossible de découvrir par tout autre moyen. »

Un premier manuscrit. *« Je pensais qu'il me sauverait, mais je ne savais pas de quoi, ni comment. »*

Une fois éditée. *« Un livre ne change pas la vie, pas comme on espère, on croit. »*

Annie ERNAUX

ELLE

« J'ai fait quelques essais avec "elle", c'était comme si je m'apparaisais à moi-même comme un personnage de roman, je ne me sentais pas à l'aise. »

Annie ERNAUX

(entretien avec Raphaëlle Rérolle, rédactrice en chef du *Monde des Livres*)

Priapisme et socquettes blanches

Elle a 10 ou 11 ans, des socquettes blanches, un tablier blouse en nylon — obligatoire, deux couettes attachées avec des élastiques qu'elle assortit au bleu de sa jupe plissée au-dessous du genou, même qu'elle la remonte d'au moins dix centimètres quand sa mère ne la voit pas, et elle n'en revient toujours pas que la grande de 3e lui ait refilé *L'Amant de lady Chatterley*.

ELLE les voyait bien à la récréation les grandes de 3e, se pousser du coude et glousser autour du mot « priapisme », tenir des conciliabules, qu'elles cessaient sitôt le regard de la surveillante générale se dardant sur elles.

Ça lui avait mis la puce à l'oreille. Sans l'air d'y toucher, elle s'était approchée de celles qui osaient porte-jarretelles, rouge aux lèvres et noir aux yeux. Sauf le jour où elles avaient cette peau de vache de prof de maths qui les envoyait se laver si elles se prenaient pour des péripatéticiennes, qu'elle leur disait. Et... elle l'avait vu entre leurs mains, l'objet de dévotion, d'adoration. On aurait dit des ailes de phalènes s'abattant au-dessus d'une lampe.

ELLE voulait absolument *L'Amant de lady Chatterley*, le livre à scandale interdit, et connaître elle aussi le « priapisme » dont elle ne trouvait l'explication dans aucun dictionnaire. Ça devait être une de ces cochonneries d'adultes, comme elle en entendait chez elle, du genre « il va frayer » ou « ils vivent à la colle ». Elle se représentait aussitôt le crapaud accroché sur la femelle. Elle sentait bien que l'amant devait lui aussi « priapiser » sur la lady.

ELLE avait attendu son heure. Un jour, en douce, elle avait apporté à Marlène — la propriétaire de l'objet de toutes les convoi-

tises — un billet de 10 francs. « Tu peux te payer dix places de cinéma. » Marlène avait répondu « J'adore le cinéma. Je viens d'aller voir Lolita. J'y vais très souvent, si tu vois ce que je veux dire », en se frottant le pouce et l'index de la main droite. Bien sûr, qu'elle voyait ce qu'elle voulait dire. Elle n'était pas née de la dernière pluie. Ce geste-là, elle le voyait souvent chez elle. Le lendemain, elle lui avait apporté un autre billet de 10 francs.

L'Amant de lady Chatterley valait vingt places de cinéma.

ELLE se cache de sa mère, pour dévorer le livre. « Elle se mit vivement à retirer ses bas, puis sa robe et ses dessous. Il retint son souffle. Ses seins effilés et aigus d'animal pointaient et bougeaient à chacun de ses mouvements. »

C'est sûr, sa mère lui arrache la tête si elle la voit lire cette cochonnerie pour vicieuse. Mais elle continue. « Quels menteurs, les poètes, et tous les autres ! Ils vous font croire qu'on a besoin de sentiment, quand, au contraire, ce dont on a suprêmement besoin, c'est de cette sensualité perçante, consumante, peut-être horrible. »

Fébrile, elle tourne les pages pour arriver au « priapisme » qu'elle ne repère pas. La littérature ne l'intéresse pas. Ce qu'elle veut, c'est voir le couple frayer. Comprendre ce qu'un homme et une femme font dans un lit ou même dans le bois. Elle a appris des choses. Ça valait bien les vingt francs qu'elle a donné à Marlène. Pourvu que sa mère ne s'aperçoive pas qu'elle lui a piqué son fric, dans la boîte à cacao au-dessus du buffet.

Aujourd'hui, la petite fille est grand-mère. Il y a longtemps qu'elle a oublié ce livre. Sauf le jour où à la vitrine d'une librairie, une couverture la retient : *Les amants terribles. De Metz à lady Chatterley*. Il le lui faut. Sans se cacher, elle le dévore. Elle ne savait pas à l'époque des socquettes blanches que cet auteur, D. H. Lawrence rêvait d'un monde parfait sans argent, et qu'il était tout

autant capable de poésie que de prose célinienne :

« Maudits soient ces satanés porcs qui n'ont que de la gelée dans les os, ces invertébrés visqueux qui rampent sur le ventre, cette bande de minables qui ne savent que baver et pleurnicher... Voilà l'Angleterre de maintenant. Ils ont du blanc d'œuf dans les veines et leur foutre ressemble réellement à de l'eau que c'est un miracle qu'ils puissent procréer. Ils sont virils comme du frai de grenouille... Pourquoi suis-je né anglais ? »

Cette gamine de 10 ou 11 ans pourrait bien ressembler à celle qui est racontée, ci-dessous, par Annie Ernaux, dans *La femme gelée* :

« Les garçons nous laissent de côté, nous les filles. Ils se battent entre eux, ils se roulent dans les copeaux de bois de la cour de l'usine et nous on les regarde. Alors je les attaque, je chatouille, je mords mais ils ne se décident jamais à vraiment jouer. Qu'ai-je crié ce jour-là, peut-être un de leurs gros mots à eux que je leur renvoie en provocation. Dans l'imagerie de la mémoire, deux garçons de quatorze ans, se tournent vers moi. L'un des deux lance à l'autre QU'EST-CE QU'ELLE DEVIENDRA CELLE-LÀ. L'intonation de mépris. La menace. »

Cervelle à la cantine

ELLE avait noté sur l'emploi du temps de la classe terminale : français, lundi de 13 à 14 heures.

Cette journée de lundi était chargée. Le matin, elles avaient déjà dû subir une heure de maths face à une vieille fille au chignon en perpétuel déséquilibre, un nid de cheveux gras et gris, malgré des épingles à cheveux qu'elle ne cessait de remettre en place. Craie en main, la vieille folle de prof s'exaltait, seule, face au tableau noir.

Elles, elles poursuivaient leur nuit, bien trop courte. Après le week-end passé dans leurs familles, elles s'étaient toutes retrouvées à l'internat ce dimanche soir. Ce n'est pas qu'elles y tenaient à retourner dans leurs familles, mais il fallait bien de temps en temps, faire le plein de gâteaux secs, de linges propres et essayer, mine de rien, de quémander un ou deux billets de 10 francs. Pour pouvoir se payer leurs paquets de Gauloises, des Carambar, des croissants à la récréation. Et une séance de cinoche le jeudi après-midi.

De 9 à 10 heures, cours de sténographie médicale. Elles l'entendaient arriver, la deuxième folle de prof, sur ses talons qu'elle ferrait pour ne pas les user. Elle allait et venait sur l'estrade pendant toute la dictée de sténo, le cul en arrière, avant d'envoyer au tableau l'une d'entre elles pour relire et écrire la version, en français. Ça les avait bien fait rire ce matin. Josée, la plus délurée, sensuelle à souhait, avait écrit « l'amante desséchée » au lieu de « la menthe desséchée ». Elle ne voyait pas où était le problème, malgré les bidonnades de toute la classe. Faut pas se demander où elle avait passé la nuit !

10 à 12 heures. E.P.S. Une troisième vieille prof. Pas de pot ! Elles n'avaient chopé au tirage au sort que des vioques. Heureusement

qu'il y avait le prof de physique/chimie. Beau comme Michel Tanguy, dans *Les Chevaliers du ciel*. Qu'une heure par semaine. Dommage ! Mais ce jour-là, elles le fixaient toutes, le cœur à l'envers et des fourmis aux fesses. Le prof ne la ramenait pas. Trop de nénettes devant lui. Il fumait pour se donner une contenance. Il enseignait, le regard n'osant se poser sur aucune d'entre elles, et surtout pas sur Michelle — la fille la plus belle de la classe, aux yeux verts comme la plaine irlandaise, un jour de pluie fine — qui, le jeudi matin, venait en classe avec sa jupe à ras le bonbon, son mini-pull dévoilant le nombril et une capeline qu'elle déposait comme le Saint-Sacrement au fond de la classe. Elle attendait la dernière sonnerie de midi pour filer en ville. Elle avait rendez-vous avec un notable. Le soir, elle rentrait à l'internat, épuisée, se vautrait sur le lit et sortait une flasque de rhum. Elle nous avait prévenues. Je ne veux pas vieillir. J'espère que je mourrai jeune. Elle picolait sec, ouvertement devant nous, ou en douce, pendant les cours.

À midi, la cantine, c'était subito presto. Elles avaient à peine le temps de déjeuner et il fallait qu'elles repartent dare-dare à l'autre bout de la ville, dans une annexe du lycée pour ce cours de français de 13 à 14 heures. Elles étaient suantes. Ne pas pouvoir se doucher les déprimait. Mais personne n'y pouvait rien. À 13 heures, elles s'affalaient sur leurs chaises, le repas leur restant sur l'estomac. Et ce midi, on leur avait servi des cervelles d'agneau avec sauce aux câpres. La prof, encore une vieille qui n'avait jamais dû être jeune, leur demandait de sortir *Madame Bovary* de Flaubert et de l'ouvrir au chapitre XIII.

Toute la classe s'exécutait. La prof demanda à Chantal de lire, mais elle n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche, Michelle partit d'un éclat de rire tonitruant qui figea tout le monde.

— Pouvez-vous nous donner la raison de votre hilarité,

Mademoiselle Lefèvre ?

— C'est... Ma... Poésie, Madame. Je ne trouve pas ma rime avec le mot « câpres ». Peut-être pourriez-vous m'aider.

La veille prof de français qui n'avait jamais dû être jeune s'approcha de Michelle, lui arracha « Madame Bovary » et lut sur la page de garde, blanche :

Lundi 8 janvier 1968 — Ci gît Mimi après la poule au riz

Lundi 15 janvier 1968 — Ci gît Mimi après boulettes et spaghettis

Lundi 21 janvier 1968 — Ci gît Mimi après poissons et salsifis

Lundi 29 janvier 1968 — Ci gît Mimi après...

Annie Ernaux : « Une chose est sûre, c'est Flaubert qui a été mon premier maître. J'avais 20 ans. »

Bécasse, *ma non troppo*

ELLE, la petite femme de chambre, obligée de subir toutes les vexations des clients rois, il y a longtemps qu'elle salivait devant ce Grand Restaurant. Mois après mois, elle mettait des petits sous de côté pour le Grand Jour.

Ah ! S'offrir un repas d'ortolans, une serviette sur la tête !

Autrefois, elle avait lu Maupassant, au collège, et il lui en était resté l'image d'un rougeaud commensal prenant la tête de l'ortolan brûlant dans la bouche, la broyant, la faisant craquer sous la dent.

Ah ! Se se prendre pour un homme du 19^e siècle, châtelain bedonnant, marivaudant la mutine soubrette avant de sentir dans la bouche, le petit corps tout entier de l'ortolan, avaler le jus et hop ! Ça descendrait comme le petit Jésus en culotte de velours.

Là voilà donc endimanchée devant la porte du Grand Restaurant. Légère et court vêtue. Transportée par ce rêve inaccessible à portée de concrétisation. À la ceinture, son escarcelle insolemment garnie. Avant même que le liftier ne s'avance, son regard est arrêté par une petite annonce :

NOUS RECHERCHONS CUISINIER OU CUISINIÈRE

PERSONNE MOTIVÉE

NOUS TRAVAILLONS TOUS LES SOIRS, TOUS LES WEEK-
ENDS, Y COMPRIS LES DIMANCHES, ET JOURS DE FÊTE
OF COURSE !

TOUT CANDIDAT DÉSIRANT DES HORAIRES DE BUREAU
EST PRIÉ DE FAIRE MARCHÉ ARRIÈRE

NOUS NE PAYONS PAS LES FAINÉANTS

Adieu, bécasses, grèves, ortolans ! C'est comme si une cruche

lui avait été cassée sur la tête ; la douche froide dans ce 21^e siècle en équilibre permanent entre Ancien et Nouveau Monde. La confiance de son collègue factotum qu'elle avait tenté d'effacer lui revient en boomerang, mettant la pagaille dans les effluves d'un ersatz de Chanel n° 5 et sa jupe courte en cuir noir achetée pour l'occasion, en soldes, chez Kiabi.

Il l'avait prise pour le bureau des pleurs, sanglotant tout son saoul sur son épaule parce que sa femme qu'il adorait, venait de partir, le laissant seul avec les chats. Elle avait tout ce qu'elle voulait, sa femme. Il ne désirait qu'une chose : qu'elle reste à la maison. Il gagnait suffisamment pour eux deux et les chats. Elle voulait un robot ménager multifonctions, il le lui avait acheté. Elle désirait telle ou telle nouvelle pièce pour sa collection de tours Eiffel, il passait des heures et des heures sur Leboncoin pour la lui offrir, et même qu'il se cassait le cul pour faire diminuer le prix. Il avait toujours été honnête avec elle, quand il la trompait, il le lui disait à chaque fois. Un jour, elle avait fait chambre à part, il l'avait ramenée illico dans le lit conjugal. Il était prêt à oublier sa fugue. D'ailleurs, il lui avait envoyé un texto :

JE TE DONNE UNE HEURE POUR RAPPLIQUER¹

Annie Ernaux : « Allez, rentre à la maison ! L'homme dit cela au chien, tête basse, rasant le sol, coupable. La phrase millénaire pour les enfants, les femmes et les chiens. » 1988 — *Journal du dehors*

1— C'est la lecture de Régis JAUFFRET « Ce que c'est que l'amour » entrant en collision avec le recueil de nouvelles *Les contes de la bécasse* de Guy de MAUPASSANT plus le souvenir de La Fontaine ; le tout voguant au-dessus de la réelle petite annonce d'un restaurateur — en ces temps de pénurie de personnel de service — que la plume de la narratrice s'est dévergondée... Réelle petite annonce avec une toute petite exagération. Vous me pardonnez ?

Féministe *mezzo piano*

ELLE avait entendu à la radio *De l'influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine*, de Ruwen Ogier.

Peut-être vais-je trouver des pistes à mes interrogations existentielles, s'était-elle dit. Alors, délaissant ses balais et serpillières, elle s'était penchée sur ce bouquin de philosophie.

Oui, ces jours-ci, elle se posait beaucoup de questions. Par exemple, hier, alors qu'elle ne prêtait pas particulièrement attention à l'émission de radio, elle aéraït la literie, tapait le matelas, regonflait la couette, changeait les taies d'oreillers, aspirait sous le lit, forcément, ça faisait du remue-ménage, elle n'entendait pas bien l'interview, mais quand même, ça lui avait fait dresser l'oreille quand le mec avait dit : « je n'exige pas de ma mère ce que j'exige de ma femme ou de ma sœur ».

Il y a quelques mois encore, elle n'aurait rien trouvé à y redire, mais depuis quelque temps, depuis exactement la fin du confinement, il y a des mots, des verbes, des agencements de mots et de verbes qui lui laissaient un drôle de goût à l'oreille. Elle ne comprenait pas bien ce qui se passait, mais ça ne passait plus. C'était là, en arrêt, devant le pavillon, ça criait « Halte. On ne passe pas. » Que voulez-vous, les oreilles n'ont pas de paupières, alors, ça s'incruste.

ELLE cessa net ses gesticulations ménagères, s'essuya le front et s'assit dans son voltaire. Se repassa en boucle « je n'exige pas de ma mère ce que j'exige de ma femme ou de ma sœur ». Exiger... Exiger... Elle se releva, prit sur ses genoux son ordi et... tapa « Exiger CNRTL », visualisa rapidement les différents sens ; celui-ci semblait convenir : faire savoir à quelqu'un que l'on s'attend impé-

rativement à quelque chose d'heureux, de favorable de sa part.

Pourquoi se dit-elle, n'arrive-t-elle pas à s'imaginer une femme dire « je n'exige pas de mon père ce que j'exige de mon homme ou de mon frère » ? Elle sourit dans sa barbe, elle aimait bien utiliser le mot « homme » depuis que pendant le confinement, elle avait lu un blog de féministe : Que voulez-vous ! Il en manque des mots. Un homme/une femme — Un mari/une femme — un fils/une fille — un garçon/une fille — mon fils est un garçon et ma fille est une fille — mon mari est un homme et ma femme est une femme.

ELLE s'empara de Ruwen Ogier. Aurait-il étudié ce cas ? « Est-il permis de faire exécuter un innocent pour éviter un massacre ? » ; « Est-il acceptable de tuer une personne en bonne santé pour transplanter ses organes sur cinq malades qui en ont un besoin vital ? » Euh... Non... Ah !... Peut-être... « Est-il toujours inacceptable de se servir d'une personne comme d'un simple moyen ? »

Les hommes se serviraient-ils des femmes ? Son homme se servirait-il d'elle ? Le samedi matin, il partait jouer au golf avec ses copains. Il avait bien le droit de se divertir, tout de même. Elle, elle mettait de l'ordre dans la maison. Elle avait bien le droit d'aimer ce qui était ordonné, tout de même. Tout le monde y trouvait son compte.

ELLE feuilleta à nouveau Ruwen Ogier. « Ma vie est heureuse, pleine de plaisirs, et même de moments de joie extatique. Elle m'apporte en permanence de profondes satisfactions affectives et professionnelles. J'ai le sentiment de me réaliser pleinement. (...) Vous constatez qu'on n'est pas le 1er avril, que votre ami ne plaisante pas, qu'il n'a pas bu, et rien ne semble montrer qu'il est plus fou que la moyenne des gens. C'est tout simplement un cas exceptionnel de bonheur authentique ! »

ELLE n'eut pas envie d'aller plus loin. Elle était sûre que le

philosophe allait démolir cette béatitude. Pourquoi n'y aurait-il pas des gens tout bêtement heureux, comme elle, après tout !

Pendant le confinement, alors que tout le monde se plaignait sur ce blog féministe, elle avait tenté de dire que... Elle n'avait rien à reprocher à cette situation... Cela ne la gênait pas que son homme se repose pendant qu'elle lui assurait de bons petits plats, des chemises impeccablement repassées. Ce qui lui avait attiré les foudres des internautes. Pourtant, elle avait beau relire ce qui lui avait tellement fait plaisir à écrire, elle ne comprenait pas. Elle s'était appliquée à rédiger « De quoi vais-je me plaindre ? », elle était même carrément fière de ce titre. Elle ne comprenait surtout pas pourquoi une femme l'avait traitée « d'imbécile heureuse » en lui conseillant de lire Flaubert qui donnait les trois conditions pour être heureux : être en bonne santé, avoir de l'argent et être égoïste.

« DE QUOI VAIS-JE ME PLAINDRE ? »

Je n'aime ni le sport, ni gesticuler de quelque manière que ce soit. Cela ne me dérange pas de rester à la maison. Être interdite de sortie ne me prive pas.

Je ne suis jamais allée à l'autre bout du monde pour me changer les idées, j'aime bien rester chez moi. Alors, ça ne me dérange pas de ne pas prendre l'avion ou le train.

Ma femme de ménage ne me manque pas, je n'en ai jamais eu. Je ne supporterai pas que quelqu'un nettoie ce que je salis. Même nettoyer les cuvettes des W.C. ne me rebute pas.

Je suis à la retraite. J'ai de l'argent qui tombe tous les mois, des sommes que je suis bien en peine de dépenser.

J'aime cuisiner et préparer un repas pour mon amoureux et moi et quand il revient de son jogging ou de sa balade avec les copains — en toute légalité —, je lui sers un petit verre de vin blanc.

J'ai une voisine qui m'offre les œufs de ses poules ou les légumes de son jardin. Alors, je ne manque de rien. En retour, je lui prépare des plats cuisinés.

J'adore être seule. Je n'aime que mon jardin avec ses oiseaux, ses fleurs, son bassin et ses poissons rouges.

Mon psy ne me manque pas car je n'en ai jamais eu et je ne comprends pas bien ce qui pousse tant de gens à aller consulter.

Rêvasser ou rêver est mon activité principale, mon chat lové contre moi.

Les arbres fruitiers sont magnifiques cette année. Comme si le confinement les avait dopés.

Mes cheveux sont d'un beau gris de septuagénaire et n'ai pas besoin de coiffeuse. Je ne comprends pas bien ce qui pousse les femmes à les colorer.

J'avale de l'argan, de l'onagre, de la bourrache, de la carotte, de la cameline, de la cystine, du magnésium, du calcium, toutes sortes de vitamines parce qu'on me dit que c'est bon pour la santé. J'avais fait le plein avant le confinement. Effectivement, je suis en bonne santé.

J'ai des bouquins dans tous les coins de ma maison. Je m'amuse en ce moment à en prendre un au hasard pour le lire ou le relire.

Tout va bien. Je n'ai aucune raison de me plaindre. Je suis heureuse. »

Contrairement à cette féministe mezzo piano « imbécile heureuse », Annie Ernaux a adressé une lettre au Président Macron, le 8 avril 2020. Pendant le confinement.

« Monsieur le Président,